Récits missionnaires illustrés
N° 14

KASHUÉKA

PAR

Mme Th. BURNIER



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
102, Boulevard Arago
1921

Prix : 1 franc *(port en plus)*

KASHUÉKA

Esquisse de la vie d'une païenne du Zambèze

PAR

Mme Th. BURNIER



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
102, Boulevard Arago
1921

KASHUÉKA

Esquisse de la vie d'une païenne du Zambèze

S'il me fallait désigner un objet symbolisant la vie de la Zambézienne, je choisirais comme emblème la pioche dont elle se sert si souvent, et dont le manche très court la courbe vers le sol. La femme zambézienne est penchée vers la terre par des siècles de servitude, d'esclavage, de dur labeur; pour son mari, elle est plutôt une bête de somme et un instrument de plaisir qu'un être humain; elle-même ne voit que ce qui est bas et mesquin; elle ne sait pas regarder en haut, et c'est aux missionnaires à le lui enseigner.

* * *

Qu'ils sont jolis, potelés, attirants, les poupons zambéziens! Leurs grands yeux sont purs et candides comme les yeux de nos chers poupons blancs. Et que c'est délicieux de voir le bébé noir, comme le bébé blanc, qui s'essaie, en trébuchant, à ses premiers pas, qui balbutie ses premiers mots, et qui cherche, au moindre danger, un refuge dans les bras de sa mère! Sa layette n'est pas compliquée : un collier de perles, parfois une ceinture de perles. Bien attaché sur le dos de sa mère, le bébé zambézien va partout avec elle, aux champs ou dans sa hutte. La nuit, il se serre encore contre sa mère, couché sur la même natte: et, en hiver, il dort roulé dans la même couverture.

Le costume de la fillette se compose d'un demi-jupon fait de cordons d'écorces tressées, retenus par une ceinture de cuir. Légère et court-vêtue, la fillette folâtre joyeusement avec les gamins ses voisins. Puis à 13 ans ou 13 ans 1/2, sautant à pieds

joints par-dessus sa jeunesse, la voilà femme mariée, et bientôt mère. Fiancée, d'ordinaire, dès la petite enfance, à un individu quelconque, elle doit à l'honneur d'épouser ce fiancé qu'elle n'a pas choisi. Mais c'est chose naturelle qu'ayant rempli la promesse, elle divorce rapidement. Et nous touchons du doigt la grande faiblesse de la famille zambézienne. Le mariage, quoique régi par des coutumes strictes qui équivalent à un état-civil, est plein de fragilité. Il n'est guère qu'une cohabitation à terme, et l'on divorce aisément, par le caprice d'un seul. La femme païenne, il faut le dire, n'a



guère d'autre but que la vie sensuelle, presqu'animale. Et c'est pourquoi l'importance est si grande de l'éduquer dès sa petite enfance, pour lui donner un autre idéal et d'autres préoccupations.

Les fillettes ne sont donc pas fiancées par don de bétail, comme au Lessouto, ni par don de fusils, de marchandises diverses, comme au Congo. Elles sont engagées avec légèreté, quelquefois déjà à 2 ou

4 ans, et le pacte est scellé par de menus cadeaux qui n'excèdent pas la valeur de 10 ou 15 francs et par quelques services rendus. Mariée aussitôt que formée, la jeune fille zambézienne est inexistante : il y a des fillettes, puis des femmes, mais il n'y a pas de jeunes filles.

Les naissances ont lieu sous un petit abri ou dans une très vieille hutte, car si cela tournait mal, cela porterait malheur à la hutte qu'il faudrait détruire. De vieilles femmes font l'office de sage-femmes, et il n'est pas étonnant que leur malpropreté, comme aussi le jeune âge des mères, amène une grande mortalité. Grande aussi est la mortalité parmi les enfants.

Les femmes de chefs doivent attendre que trois « lunes » soient passées pour sortir de chez elles, avec divers rites. Pour les « esclaves » d'autrefois, pour les femmes d'aujourd'hui, dépendant d'un chef, nécessité n'a pas de loi, et souvent la mère d'un bébé de 8 ou 10 jours s'en va aux champs avec lui.

La mère est appelée du nom de son enfant, précédé du préfixe « ma » qui signifie « mère de ». Ainsi Ma-Nyambé, la mère de Nyambé.

Pour les païens, tout ce qui est anormal porte malheur : les jumeaux furent longtemps tués et le sont encore, sans doute, dans les parages reculés. Malheur aussi si les incisives supérieures paraissent avant les incisives inférieures. C'est aussi pour détourner le malheur, pour que les esprits ne soient pas attirés par l'éloge d'un bébé, qu'on donne aux nouveaux-nés de bien tristes noms : « le vilain petit ver », « grenouille », « celui qui n'est pas désiré », etc. Ou bien ce sont des noms rappelant un événement : « au temps de la famine », etc.

Les cultures sont l'affaire des femmes. Les hommes abattent les grands arbres, et les femmes défrichent, désherbent ce nouvel emplacement des champs. Elles n'ont pas d'autre outil que leur courte petite pioche qu'elles transportent avec elles. Elles sèment du maïs, du millet, des arachides, des patates, et désherbant toujours, les aident à pousser. Quand le grain se forme, les femmes et les enfants

passent des heures à claquer des mains, à crier pour chasser les singes, les perroquets, qui convoitent la récolte. Ce sont encore les femmes qui récoltent; ce sont elles qui, avec de lourds bâtons, pilent le grain dans des mortiers creusés dans un tronc d'arbre. Ce



sont elles, naturellement, qui cuisent la bouillie épaisse. Et si les hommes construisent les huttes rondes, ce sont elles qui les plâtrent, et c'est un travail qu'elles aiment beaucoup. Ce sont elles qui modèlent et cuisent les plats et les cruches; elles les décorent souvent de terres ocrées avec art. Elles les moulent avec leurs doigts et sans le secours d'un tour. Elles s'aident d'un morceau de poterie cassée, et cuisent le tout dans un trou creusé dans le sol, et rempli de fumier sec qui est un combustible lent et égal.

Les hommes sculptent les plats et les tabourets, tannent les peaux, cousent les grandes nattes sur lesquelles on s'assied, et les femmes

se chargent de faire les petites nattes qui servent tout simplement de lit. Elles font aussi des paniers de jonc.

*
* *

Il est bien à souhaiter que les dames missionnaires qui sont sur place, qui ont une longue expérience et qui peuvent se documenter, nous donnent des monographies complètes de la femme canaque, congolaise ou boulou. A côté de l'intérêt ethnographique, on ne pourra trouver plus vibrant appel que la description de la misère morale et physique des femmes païennes. Et quand on songe que ce sont les femmes qui forment l'esprit des enfants, c'est-à-dire de la race, et qui, comme un frein, retiennent ceux qui voudraient se dégager de la superstition et de la bassesse, on est étreint d'une grande angoisse en pensant à ces générations qui vivent dans l'obscurité, et d'un grand désir de leur porter la lumière de l'Evangile.

Et après des monographies sur la païenne des diverses contrées, il faut demander aux dames missionnaires de nous donner des récits de vies de femmes chrétiennes. Ah! l'Evangile a encore toute sa puissance, puisqu'il peut transformer des vies de péché, de tromperie, de dissimulation constante, en flambeaux qui éclairent des villages, et qui attirent d'autres âmes.

Je ne puis, pour ma part, songer sans émotion à nos femmes chrétiennes de Lukona, humbles créatures ignorantes et illettrées, mais qui avaient saisi « la seule chose nécessaire ». L'ordre de Jésus est si précis : « Allez et évangélisez le monde ». Et quelle sublime réponse que de voir le beau regard rayonnant de telle chrétienne, en si parfait contraste avec le regard morne et fuyant des païennes. Oh ! vous qui pensez que les Missions sont un luxe dont les Eglises pourraient se passer, je sens que rien ne pourrait vous convaincre comme cette comparaison émouvante entre ce regard de païenne, sans espérance, et ce regard lumineux des chrétiennes. Je pense à toi, Priscilla, dont la conscience devint si sensible; à toi, Ma-Nasilélé, misérable lépreuse aux pauvres moignons

rongés, dont la présence est comme une lumière; à vous toutes, humbles femmes, souvent vêtues de peaux de bêtes, mais dont l'âme est belle et rayonne ; je pense à vous qui avez trouvé la paix et qui regardez en haut, mais qui savez aussi regarder autour de vous, chercher vos sœurs, et les amener jour après jour « à la prière » pour qu'elles aussi trouvent la joie et le repos. Et devenues chrétiennes, votre tâche de femme et de mère en est transformée : vous piochez vos champs, mais vous ne voyez pas seulement le sol dur et les mauvaises herbes, vous voyez aussi le ciel. Vous mettez des enfants au monde, mais ce n'est pas pour les négliger ou les laisser au premier tournant du chemin, mais bien pour les élever pour le Maître. Vous avez un mari dont vous pouvez être la vraie compagne, et vous vous appuyez l'un sur l'autre, au lieu de chercher à profiter le plus possible l'un de l'autre.

*
* *

Et maintenant qu'il me soit permis, en attendant que les missionnaires nous donnent des documents plus complets, d'offrir ces quelques pages à ceux qui aimeraient connaître un peu la triste existence de la fillette et de la femme païenne. Elles furent écrites au Zambèze en juillet 1913, en réponse à une enquête faite par une amie sur la femme indigène. Ces pages furent expédiées, mais n'arrivèrent jamais à destination. J'en avais le double, et les voici. Elles racontent l'histoire monotone d'une petite païenne, prise dans la classe moyenne. Kashuéka n'a pas vécu, j'ai imaginé son histoire, mais tous les faits rassemblés sur sa tête sont exacts et se sont passés autour de nous. Le tout compose une existence comme nos missionnaires en côtoient sans cesse, c'est-à-dire très quelconque, et donne un peu l'idée du milieu zambézien. Puissent ces pages affermir ceux et celles qui se préparent à aller secourir de si grandes misères, et donner de l'élan missionnaire à ceux qui pensent que « les nègres sont heureux et qu'il n'y a pas besoin d'aller les troubler ».



Cette histoire se passe en pleine brousse desséchée, dans un district écarté du royaume de Léwanika. Un petit village dans une plaine jaunie, bornée par la forêt. Des huttes rondes, couleur paille, aux toits pointus, qui, de loin, ont la silhouette des meules de foin de chez nous. Des bananiers dont les larges feuilles vertes, déchiquetées par le vent, chantent doucement. Un ciel bleu cobalt et de larges ombres, fortement accentuées.

C'est la fin de l'après-midi.

Pan, pan, pan! Des groupes de femmes, les reins entourés d'une peau de bête ou d'une vieille jupe de calicot, le buste nu et bronzé, aux formes pleines et modelées de la jeunesse, ou desséché par une vieillesse

prématurée, pilent en cadence. Debout, deux par mortier, elles rient et jasent au milieu de la cadence de leurs pilons et du murmure de la brise dans les bananiers. Leurs bustes s'inclinent et se redressent. Ou bien, assises, elles vannent leur belle farine de millet dans une sorte de couvercle de paille.

Seule, Mondia est à l'écart et elle pile avec effort, car son temps est proche. Elle a eu déjà plusieurs bébés, mais aucun n'a vécu ; aussi pour détourner le mauvais sort, les commères lui ont-elles conseillé de préparer sa nourriture et de la manger à part, pendant sa grossesse. C'est ce qu'elle a fait avec une confiance que d'autres partagent, puisque, ce matin même, le vieux chef Ntsikou, qui passait par là avec deux de ses femmes, lui a dit : « Si tu as un garçon, il sera mon ami ; si c'est une fille, je la retiens pour épouse. » Sa demande a été agréée, et pour conclure le pacte, Ntsikou a barbouillé d'ocre le ventre de la mère, et a donné aux futurs parents de petites perles blanches en verroterie (1).

*
* *

Un enfant bien vivant est né dans la misérable hutte où Mondia s'est retirée pour la circonstance ; c'est une fille. Les vieilles femmes qui ont assisté l'accouchée annoncent la nouvelle avec de bizarres cris aigus, scandés par un rapide mouvement de langue. C'est ainsi que le père a été renseigné, tandis qu'il vaquait à ses occupations, laissant son épouse à son affaire.

Les longues journées de convalescence ont été coupées

(1) Nous rappelons que ce fait, comme tous ceux notés ici, s'est passé réellement dans les environs immédiats de Lukona.

par les interminables visites des parents, des amis, qui venaient « remercier » Mondia, et qui s'asseyaient des heures, silencieux ou bavards, dans un coin de son enclos. Maintenant elle se lève, elle passe par les purifications secrètes, et elle reprend sa vie habituelle.

Son mari lui dit : « Quel nom vas-tu donner à l'enfant ? *Balayures* lui conviendrait, car elle est si laide ; ou bien *le soleil*, car il fait une chaleur terrible. Qu'en penses-tu ? » — « Je veux l'appeler Kashuéka, répond Mondia, puisque ce nom dit que j'ai vécu à l'écart pour l'amener à bien. » — « C'est comme tu voudras, dit le père, c'est à toi de choisir le premier nom de la petite, le « nom de mère ».

* * *

On est au temps des durs labours faits à la pioche, et le chef du village a frappé sur sa petite cloche, réclamant les femmes en corvée. Ma-Kashuéka (la mère de Kashuéka) — c'est le nouveau nom de Mondia — a attaché son poupon de 15 jours sur son dos, dans une peau d'antilope ; elle a posé sur sa tête un vase contenant de l'eau, et fumant là-haut comme une cheminée, il y a, sur un tesson, un peu de fumier sec qui se consume lentement et qui lui servira à allumer son feu. La pioche sur l'épaule, elle s'en va servilement. Aux champs, elle trouvera pour se nourrir, un peu de millet, caché au fond d'un petit grenier, hutte rudimentaire bâtie sur pilotis. Très bonne mère,



elle donnera au bébé le sein aussi souvent qu'il le demandera. La petite est tenue presque perpétuellement sur le dos de la mère, et celle-ci sautillera en criant pour l'endormir ; elle bercera ses rêves en donnant de grands coups de pioche pour désherber les champs de son maître, ou bien la posera à terre près d'elle. Dans les moments de repos, son baiser sera un crachottement ravi, et elle enfilera des perles blanches en colliers, en ceintures, ou en ornements de cheveux, ce qui compose toute la layette. La nuit, nourrice et poupon dormiront dans la même couverture.

*
* *

Kashuéka a maintenant trois ans, des yeux vifs, un gros ventre et des jambes grêles, sur lesquelles elle aime à courir. On la distingue des garçonnets par les petites



franges de cuir qui, devant, pendent à une ceinture ; cela suffit comme vêtement. Qu'il fait bon se rouler dans le sable, chercher les graines des arbres, manger la bouillie de manioc ou aller téter une bonne goutte, en se tenant debout devant maman assise !

*
* *

A la cinquième saison des pluies, vécue par la fillette, elle a reçu un beau joujou, bien plus beau que la calebasse pleine de graines qui lui sert de hochet. C'est un petit frère, gras et bien venu, appelé « Mohlakatala », c'est-à-dire « au temps de la famine ». Elle le porte souvent sur son dos pour aider sa maman, et elle aime à se mêler aux travaux des femmes. Quel plaisir, quand sa mère plâtre une hutte, de se barbouiller de terre glaiseuse, d'eau et de fumier, ou bien d'essayer de faire de la poterie, et alors, quelle déception quand les plats naïfs se cassent au feu ! Elle aime aussi quand sa mère fait des nattes étroites, et elle l'aide maladroitement ; mais lorsque son père fabrique de larges nattes en papyrus, des paniers en roseaux ou en feuilles de palmier, elle se contente de le regarder pour ne pas s'exposer à être rabrouée durement, en s'entendant dire : « Ne te mêle pas des travaux des hommes ; *tu n'es qu'une femme.* »

*
* *

Mais voilà qu'un jour sa grand'mère est venue. Elle a dit : « Kashuéka est forte maintenant, et moi je suis vieille et faible. Donne-la moi pour m'aider ; elle ira puiser l'eau, elle balaiera, elle pilera. » La mère soupire... mais n'est-ce pas la coutume que les petits enfants aident les vieux ?

Puis peut-être qu'elle-même pourra remplacer Kashuéka par une de ses nièces ?

Kashuéka, elle, est ravie ; qu'ils soient blancs ou noirs, les enfants aiment les changements.

La grand'mère de Kashuéka, Ma-Mondia, habite au pied d'une colline, dans un district moins écarté, où il y a un marchand blanc, et quelques mois par année, un autre blanc, fonctionnaire du gouvernement anglais. Plus loin se trouve un missionnaire qui est le premier Européen qu'on ait vu là. Kashuéka a été étonnée en constatant que ces hommes ne sont pas aussi blancs que de la farine de manioc.

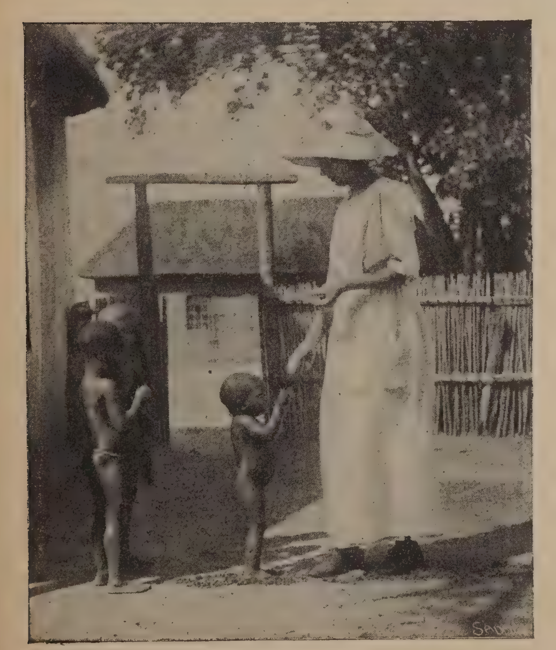
Ne croyez pas que Kashuéka ne soit que la petite servante de sa mère-grand. Bien souvent, presque toujours, c'est elle qui commande. Ainsi, vous auriez dû voir, certain jour où on l'avait menée chez le missionnaire pour lui faire prendre de la médecine, comme elle fermait hermétiquement la bouche, et comme sa grand'maman ne voulait pas que « Mississi », la dame blanche, insistât : « puisque l'enfant refuse », disait-elle, comme un argument concluant. — Et de même quand Kashuéka a eu sept ou huit ans, et que les voisins lui ont dit : « Mets-la à l'école », Ma-Mondia a répondu : « Non, car l'enfant n'aime pas l'école ; et puis les filles d'écoles sont des paresseuses qui ne savent pas piocher les champs. »

Et ainsi Kashuéka, au lieu d'apprendre le matin à connaître Dieu, à distinguer le bien du mal, à lire, à écrire, à coudre, à faire des paniers, de la poterie ou des nattes, et puis l'après-midi à aider sa grand'mère aux champs, continue à se rouler dans le sable, à paresser plus souvent qu'elle ne balaie ; et si le jour, elle ne va pas à l'école, du moins, la nuit, va-t-elle aux danses païennes, s'abrutir au

son des tambours ! Son regard devient terne et fuyant. A première vue, un étranger pourrait désigner, dans la bande de Kashuéka et de ses compagnes, celles qui vont à l'école, reconnaissables à leur œil brillant et vif, et celles qui n'ont pas d'autre horizon que leur paganisme, vite désignées par leur regard de chien battu.

* * *

C'est à ce moment que Kashuéka alla passer deux saisons à la capitale, car un chef, oubliant volontairement que depuis la loi de l'émancipation, il n'a plus le droit de séparer un enfant de ses parents, la réclamait comme servante non rétribuée. La vieille grand'mère alla quérir un autre petit enfant, et Kashuéka, à la capitale, fut moins gâtée et travailla davantage. Elle admirait fort les amples jupes rappelant les crinolines, que les cheffesses aiment tant, et aussi leurs mains fines.



Puis vint le moment où, sans vergogne, à grand renfort de chants obscènes, on annonça à chacun qu'une trans-

formation avait eu lieu chez la fillette. Kashuéka fut confiée à une vieille tante, mégère consommée, qui avec d'autres païennes, l'initièrent dans le mystère, avec la collaboration de l'ocre, du tambour et des danses, lui dirent qu'à côté du mari, on peut avoir un amant dont le nom doit être caché à tous, la battirent pour l'habituer à la vie qui l'attendait, la fatiguèrent et l'abêtirent, puis la rendirent, l'imagination salie, à sa mère, qu'elle n'avait vue qu'assez rarement pendant ces années passées.

* * *

Elle retrouva avec plaisir son petit frère qui avait déjà huit ans, et même elle intervint dans une discussion qui eut lieu à son sujet. Voici comment : Deux garçons bien découplés, à la figure intelligente, des écoliers d'un missionnaire, se trouvaient là en vacances. En partant, ils essayèrent de décider Ma-Kashuéka à leur confier son garçon Mohlakatala. « Il y a une place libre chez le missionnaire, dirent-ils, profite-s-en, donne-nous ton enfant ; il apprendra à lire à l'école, et aussi à faire un peu de charpente et de menuiserie. Il deviendra un homme intelligent ; il connaîtra aussi les choses de Dieu, il sera plus heureux qu'en restant ignorant. » La mère se récria ; son mari, en païen pratique, tenta de la persuader : « Il saura le *se-english* (anglais), il saura compter l'argent, il saura les manières des blancs, et quand nous irons vendre une vache, c'est lui qui roulera le marchand, et non plus le marchand qui le mangera. » Mais Ma-Kashuéka, avec beaucoup de cris, et soutenue par sa fille, eut le dessus et garda son garçon qui était encore à l'âge où l'on est dirigé par sa mère.

* * *

Kashuéka est âgée de 13 ans. Son fiancé, le vieux polygame que les années n'ont pas embelli, vient apporter les cadeaux d'usage ; robe cousue par lui, châle, couverture pour la fiancée, et un peu de calicot pour les parents qui tâchent d'obtenir le plus possible. Il s'agit maintenant de « faire marcher » la jeune femme, c'est-à-dire de la faire sortir de son village et aller chez le mari. Pour cela l'époux qui va devant, laisse tomber de temps en temps un collier de perles blanches qu'elle ramasse soigneusement, mais si l'espace à franchir sans rien ramasser est trop grand, elle s'assied, « fatiguée », et il faut de nouvelles verroteries pour lui rendre ses forces.

Enfin ils sont arrivés, et pour conclure le pacte, les mariés mangent ensemble, au même plat, pour la première et la dernière fois. Kashuéka, dans sa belle robe, les cheveux rasés sur le front et la nuque, a, comme il convient, une figure revêche. Mais au fond, elle est ravie, car elle réalise le rêve ambitieux de toute jeune zambézienne ; elle est femme de chef, encore que son mari soit un bien petit chef. Elle se voit circulant le long des sentiers, toujours suivie d'un serviteur, et faisant balancer, selon la mode, ses lourdes jupes. Elle cherche des yeux les servantes auxquelles elle pourra donner des ordres... Et voilà que bien vite, elle découvre que



la réalité est autre : le vieux polygame est dur avec elle ; elle sert de domestique aux trois femmes plus âgées. Très vite, c'est une vie de rivalités et de disputes, de criailleries et de récriminations. Kashuéka, qui ignore la patience, se décide à divorcer. Un soir, le mari trouve une marmite renversée et percée d'un coup de lance, et, à côté, une poignée d'épis mal mûrs, arrachés au champ voisin. Cela signifie que la femme ne veut plus continuer à cultiver les champs et à préparer les repas de son seigneur et maître ; elle s'est enfuie chez sa mère et refuse de retourner au domicile conjugal. Après de longues démarches, le divorce est obtenu au tribunal royal. Chacun trouve naturel qu'une fille doive se marier au fiancé de son enfance qu'elle n'a pas choisi, mais on admet aussi qu'après avoir été quelques jours ou quelques mois sa femme, elle dise qu'il ne lui convient pas.

*
* *

De chez sa mère, Kashuéka retourna chez sa grand'mère, près de la station missionnaire. Par curiosité, elle alla aux prédications du dimanche matin, s'assit dans l'église, s'étonna de voir les gens si attentifs et si proprement vêtus ; elle se laissa distraire par des détails extérieurs, puis écouta un peu. Elle alla aussi aux cultes du dimanche après-midi : c'est dans un village quelconque ; le chef qui a été prévenu, a fait balayer la place et a mis des nattes sous un arbre ; il y a même quelques tabourets très bas et sculptés ; on s'assied par terre ou sur un mortier retourné, au milieu des chiens, des poules et des poussins; un veau vient quelquefois voir ce qui se passe ; les mamans allaitent leurs poupons et le missionnaire traite familièrement un sujet, reprend et commente généralement celui du matin, pose

des questions ou répond à celles qu'on lui fait. Les chrétiens, venus nombreux, marchant les uns derrière les autres dans les sentiers étroits, sont assis ensemble, font bloc, et entraînent le chant. Le dimanche suivant, quelques païens rendront la visite, en venant à la chapelle, et entendront quelques parcelles de vérité.

Kashuéka alla aussi aux réunions de femmes que dirige la demoiselle missionnaire qu'on appelle « missi ». Kashuéka est très intriguée par cette « missi ». Est-ce un troisième sexe, une « missi » ? Car, a-t-on jamais vu une femme en bonne santé, et qui ne se marie pas ? Et Kashuéka est bien plus étonnée encore en constatant combien de ses anciennes camarades, celles qui ont été à l'école, comprennent les choses de Dieu, s'y intéressent, combien elles sont gaies et heureuses, tandis qu'elle se sent triste, alourdie par son esprit lourd et obtus.

Un jour, après la réunion, la demoiselle missionnaire s'approcha avec bonté de Kashuéka, lui parla de sa vieille grand'mère, puis de ses champs, de ses poules, et enfin de sa vie et des choses de son âme. Une autre fois ce fut le missionnaire qui vint auprès de la jeune femme ; mais celle-ci, fermée, se tenait sur la réserve. Que lui voulaient ces blancs ? Dans quel intérêt cherchaient-ils à lui faire du bien ?

Mais Kashuéka, ouvrant les yeux, eut bien d'autres causes de surprise ; elle était stupéfaite de l'entrain avec lequel Ma-Méloupi, une vieille femme, allait à ces réunions et aux courtes études bibliques qui ouvrent chaque journée, et où, avant le travail, on apprend les choses de Dieu ; de cette façon, les illettrés feuillettent, jour après jour, la Bible qu'ils ne peuvent pas lire.

Et voici qu'une fois Kashuéka était dans une cour, petite cour au sol plâtré, entourée de barrières de roseaux, quand elle vit entrer une lépreuse marchant sur ses pauvres moignons de pieds. La maîtresse de la maison, femme d'un polygame, s'écria en colère: « Tu viens me faire visite, c'est bien; mais si tu vas encore chez l'autre femme de mon mari, elle que je déteste, ne viens plus me voir ; je veux que tu la détestes aussi. » La lépreuse, une « professante » encore bien ignorante, mais désireuse de bien faire, lui répondit : « Je ne puis pas haïr, mon Maître l'a défendu et il a dit d'aimer. » Et avec bonne grâce, la lépreuse conversa avec la maîtresse de la cour.



Puis Kashuéka ne vit-elle pas une chrétienne, Priscilla, renoncer par amour de la paix, à la récolte d'un champ de patates qu'elle avait planté et soigné ? Tous les droits étaient pour Priscilla, mais dans son village, de gros mots s'échangeaient au sujet de ce champ. Priscilla vint vers son missionnaire et lui dit : « Ne poursuis pas les démarches pour mon champ ; je suis la seule chrétienne du village ; il ne faut pas qu'un village se dispute à cause de sa chrétienne, et qu'on prenne le nom de Dieu en vain. »

Puis Kashuéka vit Sékouahélo, vraie femme publique, changer de vie en l'absence de son mari, et devenir un modèle. Son joli visage rayonnait, elle cultivait ses champs avec zèle, balayait sa hutte et sa cour, lavait ses pauvres

vêtements, et venait avec zèle aux réunions bibliques, aux leçons de couture, de lecture. Mais quand le mari revint du Sud, au lieu d'être content de retrouver sa femme au foyer, il fut furieux de perdre le profit qu'il obtenait par amendes, en spéculant sur son inconduite ; il la battit jusqu'à la démence, et au bout de quelques semaines de luttes, la petite flamme s'éteignit dans le cœur de Sékouahélo. Son visage devint sombre et prit une expression bestiale. Elle devint folle, courut après des mouches qu'elle attrapait et mangeait, et ne fut plus qu'une machine inerte bêchant machinalement ses champs.

Une fois, un garçon mourut de saignements de nez. Le père avait refusé de l'envoyer chez le missionnaire, car, disait-il, être transporté en hamac, cela porte malheur. Sur la tombe, le missionnaire parla d'une autre vie, dans la paix, près de Dieu, pour ceux qui veulent le suivre. Serait-ce donc vrai que les morts ne sont pas des esprits malfaisants et errants qu'il faut « fixer » en les réincarnant dans un vivant, par des chants, des danses et des dons de perles ? Et l'après-midi, quand dans le village mortuaire, les femmes hurlaient leur désespérance en de grands cris, Kashuéka se disait : Serait-ce vrai ce que dit le missionnaire ? Et tout en gémissant ses « ma-oué, ma-oué » lamentables, elle pensait à une femme qui avait osé braver la croyance générale, qu'on avait portée gravement malade à la station, et qui maintenant était guérie. Cela renversait toutes ses notions.

Et puis, on dit que ceux qui croient en Dieu peuvent montrer un arc-en-ciel du doigt sans qu'il leur tombe dessus, qu'ils portent en temps d'orage de l'étoffe rouge sans être foudroyés ! Chose incroyable, on voit des filles qui se

conduisent bien et ont l'air heureuses ; il y a son ancienne amie Séonguisso, mariée à un professant, qui a un joli ménage bien ordonné, qui mange avec son mari, qui n'est pas seulement sa servante, mais qui partage sa vie.

Alors ? alors ?

*
* *

Mais le tambour scande ses appels irrésistibles ; la lune ronde invite à une promenade. Là-bas où l'on danse, il y a la bière, si délicieusement enivrante. Kashuéka, petite païenne, est reprise par son milieu. Elle secoue ses velléités de changer de vie, court de toutes ses forces vers la fête et se replonge avec délices dans le paganisme si ensorcelant ; elle chante, bat des mains, se dandine en cadence ; la nuit y passe tout entière ; le soleil est levé que la bacchanale dure encore. Kashuéka, en pleine crise d'hystérie, est à quatre pattes, balançant la tête à droite et à gauche, abrutie par le vacarme, ravalée au niveau des bêtes. — Pauvre âme obscure, à qui s'adressera-t-elle dans ses difficultés ? Elle ira au tombeau d'un ancien chef, jeter des perles pour obtenir de l'aide dans le danger, ou de la pluie pour son champ ; elle croira surtout aux amulettes qu'elle porte à son cou. — Puis elle se remariera avec un inconnu. Pendant qu'il ira dans le Sud gagner de quoi payer son impôt, elle ira chercher fortune ailleurs. Quand il reviendra, il y aura des disputes entre le mari et le rival surgi en son absence.

Enfin, vieillissante, Kashuéka se fera plus serviable pour être gardée par son troisième ou quatrième mari. Comme sa mère et sa grand'mère, elle sera l'élément conservateur et rétrograde de sa race, fanatique pour les vieux errements,

pour la sainte routine. Elle consentira à aller chez le missionnaire pour se faire soigner un mal de gorge ou arracher une dent ; mais tout en essayant la médication des blancs, elle continue à croire aux remèdes païens. De nuit, la tête sous une couverture, et aspirant la vapeur qui monte d'une marmite où cuisent certaines racines, au son infernal du tambour et des danses, elle se fera soigner une fluxion de poitrine. Elle luttera pour que ses petites-filles ne choisissent pas librement leur premier mari, mais pour qu'on les fiance dès leur petite enfance. Elle fera tout pour que ses petits-fils n'épousent pas des écolières, disposées à mener une vie morale, « des paresseuses » dira-t-elle, mais pour qu'ils prennent des païennes qui aient les mœurs de leurs ancêtres. Toujours elle représentera le parti de l'obscurantisme et de l'immobilisme.

*
* *

Puis Kashuéka s'endormira du dernier sommeil. Ses proches parents feront d'elle un petit paquet serré dans une natte, l'enseveliront, suivant les rites, dans un enclos à bétail où la place sera vite effacée ; ou bien dans la forêt où sa tombe sera marquée quelque temps encore par les débris d'une marmite, d'un plat, d'un siège, cassés à la fin de la cérémonie ; et quand ces derniers vestiges disparaîtront à leur tour, rien ne restera de la pauvre païenne, pas même le souvenir.

*
* *

La vie terne et décolorée, malheureuse et malfaisante que je viens de vous raconter, est celle de milliers de femmes zambéziennes, qui « habitent le pays de l'ombre de la mort ». Notre responsabilité, grande déjà, s'accroît lorsque

nous pensons aux générations qui viennent ; les femmes élèvent ceux qui seront la nation demain, et tant qu'elles seront livrées à elles-mêmes, n'ayant jamais entrevu la possibilité d'une vie plus haute, elles auront pour tout idéal leur existence terre à terre ; la maxime à laquelle elles ramènent tout dans l'éducation de leurs enfants, c'est : Vivez comme vos pères ont vécu.

Dieu les place sur notre chemin ; leur morne apathie, leur inertie sont pour nous un appel à l'action. Heureux ceux et celles qui répondront à cet appel, et, au sein de la nuit païenne, apporteront le relèvement et la lumière éternelle.



CAHORS, IMP. COUESLANT *(personnel intéressé)*. — 24.729

Récits Missionnaires illustrés

Nos 1 à 7, épuisés.

8.	*Eben'Avo, l'apôtre pahouin* (2e éd.), par S. Galley.	**2 »**
9.	*David Livingstone* (3e éd.), par A. Casalis..........	**2 50**
10.	*Nos Indigènes mobilisés*, par G. Mondain..........	**3 »**
11.	*Silhouettes Zambéziennes*, par Mme Victor Ellenberger......................................	**2 »**
12.	*Pierre Sangaré*, par Mme B. Escande..............	**1 »**
13.	*François Coillard*, par H. Dieterlen................	**2 50**
14.	*Kashuéka*, par Mme Th. Burnier...................	**1 »**

Traités Missionnaires

1.	*Ntaté Matheus, ou le père Mathieu*, par Ch. Matthey.	**0 25**
2.	*Au Congo français*, par Mlle B. Anne et M. D. Couve.	**0 25**
3.	*Francis, l'évangéliste Mossouto*, par Ch. Matthey ...	**0 30**
4.	*Dans la brousse malgache*, par Mme P. Richard	**0 25**

EN VENTE :

A Paris, à la Maison des Missions Evangéliques
102, Boulevard Arago (XIVe)

A Genève, au Bureau de la Mission de Paris
3, Taconnerie